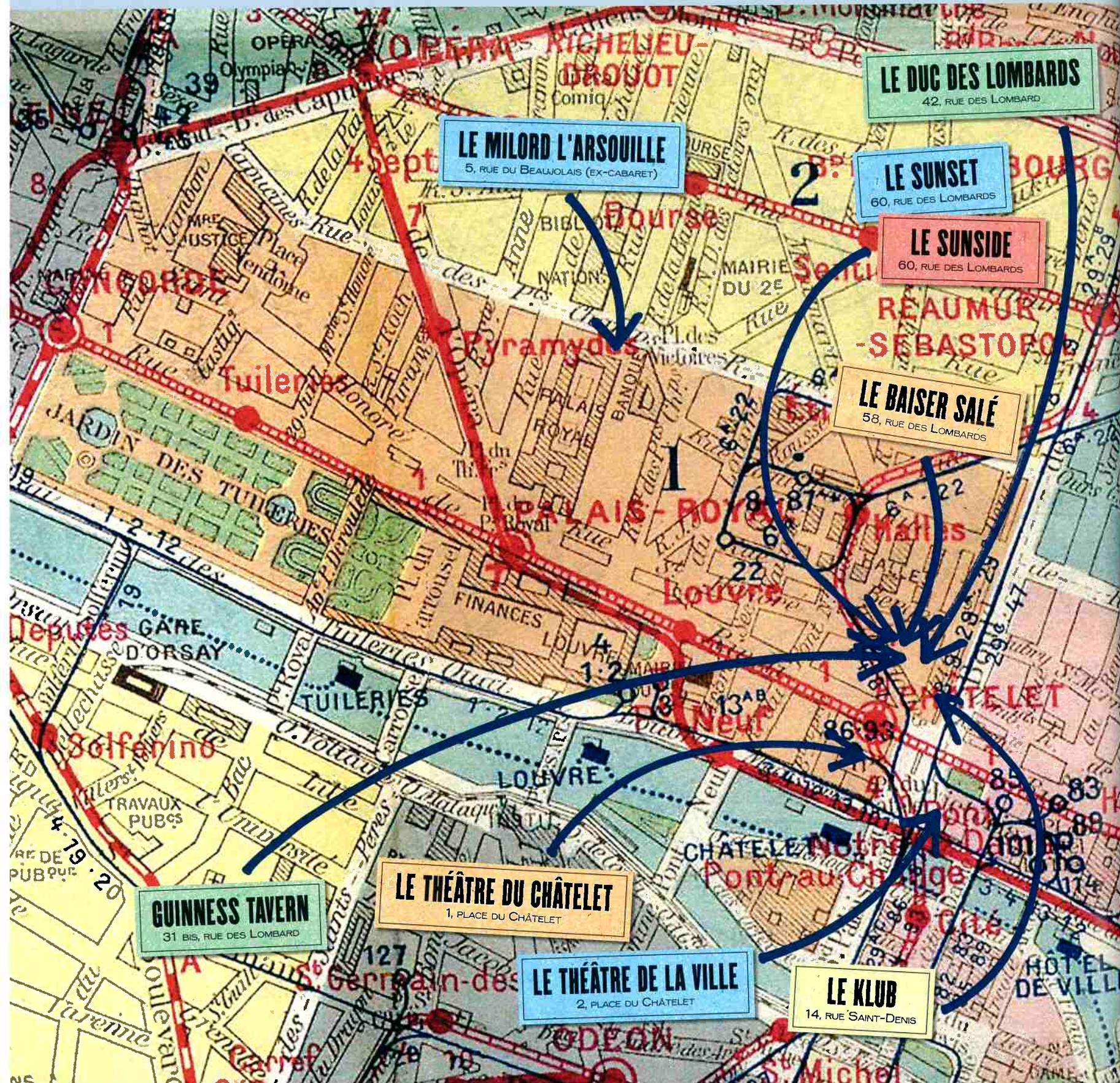


1<sup>er</sup>

« Sous les arcades  
De la rue de Rivoli  
En plein Paris  
La promenade  
Au printemps, c'est si joli... »

1952 - (FRANÇOIS BLANCHE - HENRI LECA) - POLYDOR.

**LE DUC DES LOMBARDS**

42, RUE DES LOMBARDS

**LE MILORD L'ARSOUILLE**

5, RUE DU BEAUJOLAIS (EX-CABARET)

**LE SUNSET**

60, RUE DES LOMBARDS

**LE SUNSIDE**

60, RUE DES LOMBARDS

**LE BAISER SALÉ**

58, RUE DES LOMBARDS

**GUINNESS TAVERN**

31 BIS, RUE DES LOMBARDS

**LE THÉÂTRE DU CHÂTELET**

1, PLACE DU CHÂTELET

**LE THÉÂTRE DE LA VILLE**

2, PLACE DU CHÂTELET

**LE KLUB**

14, RUE SAINT-DENIS



## Sous les arcades de la rue de Rivoli André Claveau

1952 - (FRANCIS BLANCHE - HENRI LECA)  
- POLYDOR.



**C**élèbre artère de près de 3 kilomètres percée en deux temps entre 1806 et 1835 puis sous le second Empire, la rue de Rivoli relie le 4<sup>e</sup> arrondissement au 1<sup>er</sup>, de la rue de Sévigné à la place de la Concorde. D'abord nommée rue Impériale, elle mute en rue de Rivoli après la victoire de Napoléon devant la ville italienne du même nom, tenue alors par les Autrichiens. Inscrite au nouveau plan de Paris, en vertu d'un arrêté du 17 vendémiaire an X (9 octobre 1801) selon le projet des architectes Percier et Fontaine, cette saignée manifeste les fastes napoléoniens dans toute leur splendeur. Bordant les Tuileries vers la place de la Concorde, elle fut l'adresse de plusieurs ministères, par exemple le ministère des Finances, jusqu'en 1989, date à laquelle ce dernier fut déplacé à Bercy. Renommée pour ses palaces — notamment le Meurice, qui fut accessoirement le quartier général des forces d'occupation allemandes de 1940 à 1944 —, aux yeux du monde entier cette rue symbolise le prestige de Paris presque autant que l'avenue des Champs-Élysées. Toutes deux restent par leur démesure les ambassadrices d'une France soucieuse d'exprimer sa grandeur à travers l'histoire.

L'entrée au lexique de la chanson de cette rue qu'aucun poète ne s'était essayé à chanter date de 1952, année où le chansonnier, acteur et humoriste Francis Blanche arrangea quelques couplets mis en musique par le compositeur Henri Leca. Déjà auteur pour de nombreux interprètes, dont Charles Trenet (« Débit de l'eau, débit de lait »), Francis Blanche signe ici une fantaisie dans toute l'acception du terme, où la rime tricotée l'emporte sur la narration, à laquelle on ne s'attache pas en vérité. Accompagnateur de Charles Trenet, de Roche et Aznavour ou encore d'Henri Salvador, chef d'orchestre retenu sur le label Polydor, auteur de musiques de film, *Une fille à croquer*, *Une nuit à Megève* — Raoul André, 1951 et 1953, compositeur pour Odette Laure, les Compagnons de la chanson, les Frères Jacques, Henri Leca agence une mélodie guillerette qui sied au texte et à l'interprétation d'André Claveau, alors crooner officiel des familles françaises aimant

Prince de la chanson de charme, six ans après avoir chanté les arcades de la rue de Rivoli, en 1958, André Claveau remporta le troisième Concours de l'Eurovision. « Mademoiselle de Paris » (1949), chanson tirée du film de Roger Blanc *Scandale aux Champs-Élysées* : Jacqueline François travaille rue de Rivoli, aime à la porte des Lilas et se divertit aux Champs-Élysées et au jardin des Tuileries.



son répertoire inoffensif et sucré. Animateur d'une émission sur Radio-Paris, éminemment collaboratrice sous l'Occupation, il a connu un bannissement des ondes de deux années à la Libération. Avec des titres comme « Domino » ou « Cerisier rose et pommier blanc », en 1950, il est revenu en grâce, messager de la chanson douce dans l'Hexagone. Avec « Sous les arcades de la rue de Rivoli », au succès modeste, il confirme son retour en grâce. Sa

notoriété déclinera au début des années 1960, face à l'offensive Yé-Yé.

En plein effort de reconstruction, sept ans après l'armistice, les Français veulent oublier les années noires et pouvoir avec frivolité chanter comme bon leur semble ce genre de ritournelle quelconque à la gloire implicite de Napoléon, dont la mémoire se tient tapie sous les arcades protectrices de la rue de Rivoli, née le 17 Vendémiaire.

Répertoire **GEORGEL****AUX HALLES**

OU

**TOUT AUTOUR DES HALLES**Chanson créée par **GEORGEL****GEORGEL**

Paroles de **J. RODOR** | Musique de **V. SCOTTO**

H. DELORMEL, Editeur, 53, Faubourg Saint-Martin, 53 - PARIS

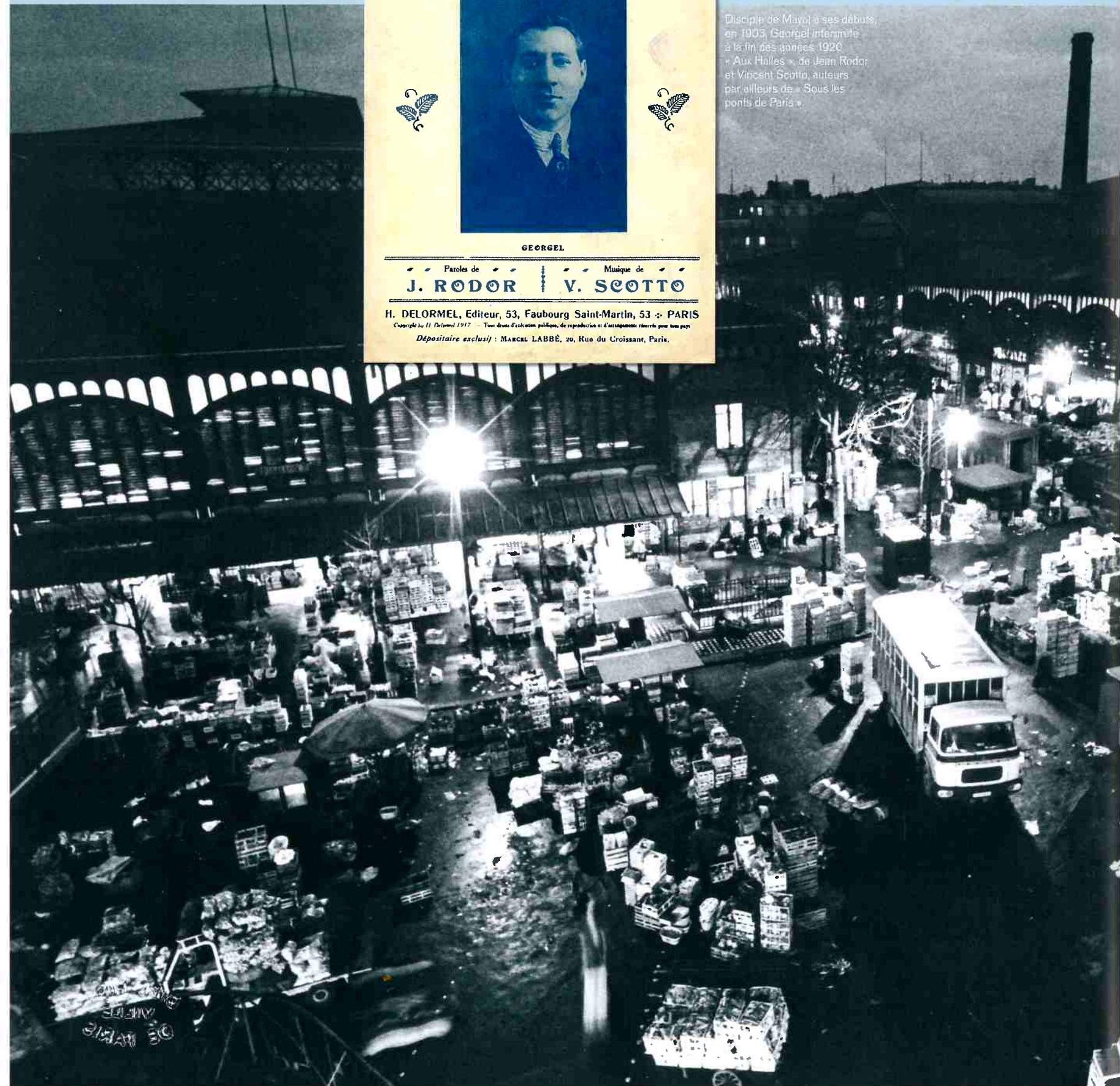
Copyright by H. Delormel 1917 - Tous droits d'exécution publique, de reproduction et d'arrangement réservés pour tous pays

Dépositaire exclusif : MARCEL LABBÉ, 20, Rue du Croissant, Paris.

« Dans les Halles de Paris  
Près de la rue Saint Denis  
Il a tout un monde qui vit  
Et qui grouille dans la nuit »

1952 - (G. CAMILLE - G. BÉFARD) - POLYDOR.

Disciple de Milyou à ses débuts,  
en 1903, Georgel interrompt  
à la fin des années 1920  
« Aux Halles », de Jean Rodor  
et Vincent Scotto, auteurs  
par ailleurs de « Sous les  
ponts de Paris ».



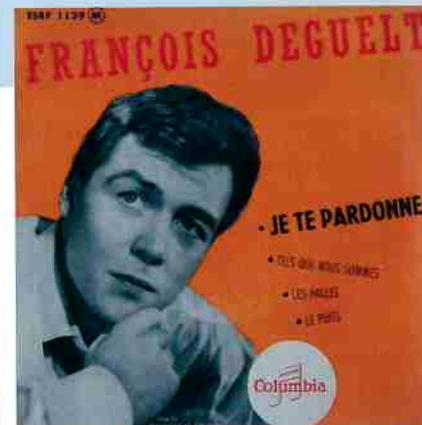
## Les Halles de Paris Les Frères Jacques

1952 - (G. CAMILLE - G. BÉRARD)  
- POLYDOR



## Les Halles François Deguelt

1958 - (FRANÇOIS DEGUELT)  
- COLUMBIA



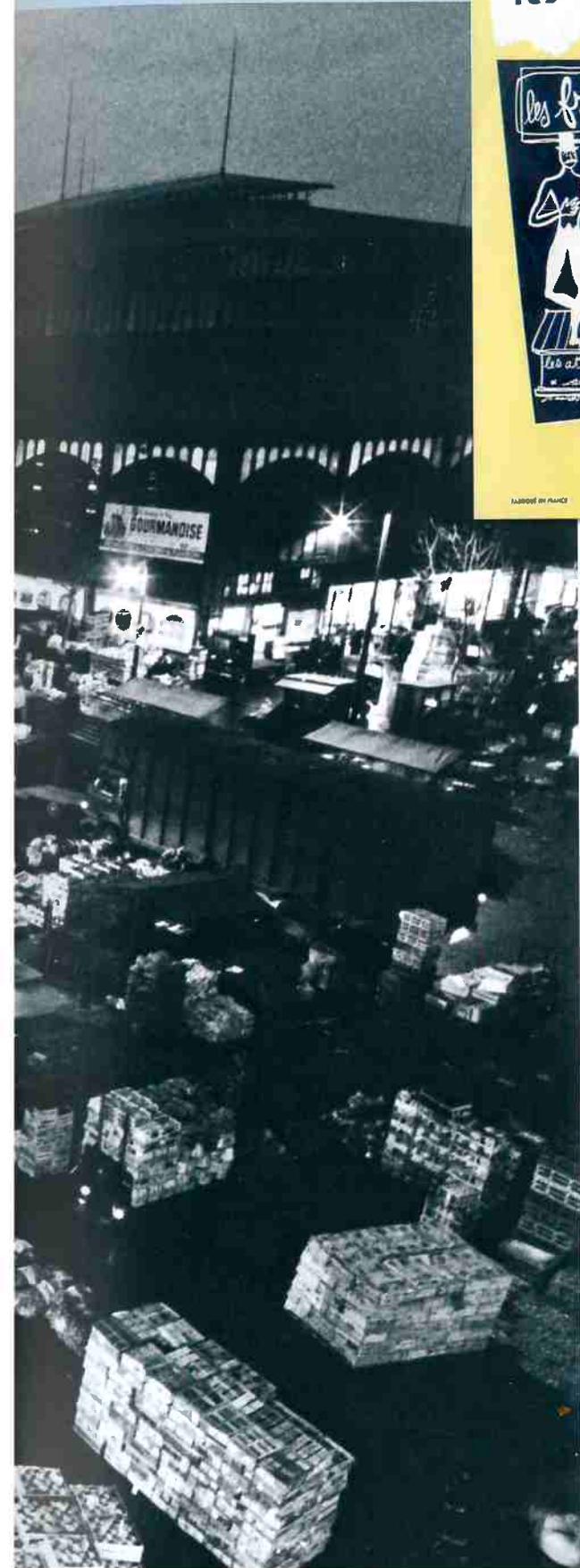
l'« esprit voyou » ne cessa jamais de souffler. Le poète Robert Desnos, qui y naquit, ne manqua pas de s'en inspirer dans plusieurs de ses poèmes. Robert Doisneau y braqua son objectif pour immortaliser une somme d'instant en noir et blanc – sa marque de fabrique. Le cinéma aussi s'est inspiré de la vie foisonnante de cette agora, selon divers scénarios, avec *La Rosière des Halles*, de Jean de Limur (1935), ou *Un idiot à Paris*, de Serge Korber (1967), pour ne citer que ces deux films.

Côté chansons, en 1916, Vincent Scotto et Jean Rodor composent pour Georgette « Aux Halles », d'une tonalité expressionniste, puis, dans les années 1950, c'est au tour des Frères Jacques de s'attaquer au thème. Et cela donne « Dans les Halles de Paris », une ballade sentimentale dont le refrain bouillonne de références à la vie tumultueuse du quartier : « Dans les Halles de Paris, près de la rue Saint-Denis / Y a tout un monde qui vit et qui grouille la nuit / Y a de tout à tous les prix pour palaces et louis-bouis ». En 1958, l'auteur-compositeur-croëner François Deguelt, futur auteur du tube « Le Ciel, le soleil et la mer », s'emploie à une évocation serrée du quartier, livrée avec des accents musette à la couleur typique des Halles, où palpète le cœur du 1<sup>er</sup> arrondissement. De sa voix chaude, il enveloppe cette ritournelle en forme de carte postale qui ne connaîtra pas le succès mais qui ne quittera plus son répertoire sur scène.

Pour étonnamment populaire qu'ait été ce lieu de Paris, souvent cité mais jamais couronné d'un tube qui aurait concouru à sa gloire en notes, il ne fera pas l'objet d'un succès notoire. Dans une veine plus urbaine, les Halles atteindront à la célébrité musicale en 2000, avec Florent Pagny.

**E**n 1137, Louis VI intervient pour transférer deux marchés, celui de la Cité et celui de la place de Grève, à la confluence de la rue Saint-Denis, de la rue Montmartre et de la rue Saint-Honoré, *extra muros*, au lieu-dit les Petits-Champs – renommé « les Halles » à partir de 1852, lorsque à l'initiative de Napoléon III l'architecte Victor Baltard édifiera un ensemble de dix bâtiments massifs à arcades entourant le carreau, le centre. Les viandes et les poissons bénéficient d'espaces distinctifs, tandis que les légumes sont vendus sur le carreau.

Pendant un siècle, entre 1852 et 1960, ce grenier à victuailles constituera une curiosité mais surtout le nerf économique de Paris, voire son ventre selon Émile Zola (cf. *Le Ventre de Paris*, 1873). Avec son architecture aux structures métalliques, emblématique des progrès en cours, l'endroit fascine. Paradis des puissants mandataires qui s'enrichissent, les Halles sont le royaume des « forts » – des Halles –, ces costauds pittoresques qui charrient sur leur dos les tonnes de nourriture. Côté fréquentations, depuis toujours, les Halles attirent les viveurs noctambules qui accourent après minuit pour déguster la célèbre soupe à l'oignon servie chez Vattier, au Pied de cochon, à L'Épi d'or, etc. À travers le temps, de grands artistes ont consacré des œuvres à ce bastion édifié à l'emplacement de la cour des Miracles, sur lequel





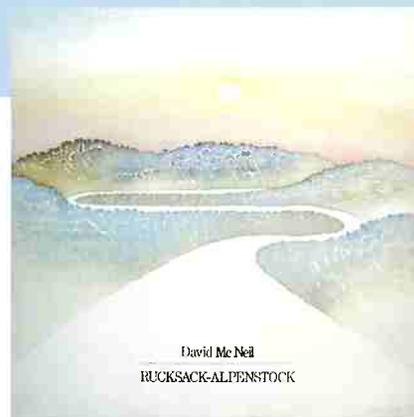
## Mon Sébasta Léo Ferré

1958 - (JEAN-ROGER CAUSSIONON  
- LÉO FERRÉ) - ODÉON ;  
JEAN-ROGER CAUSSIONON - 1972 - SARAVAH



## Boulevard Sébastopol David McNeil

1980 - (DAVID MCNEIL) - RCA.



**A**vec la percée du boulevard Sébastopol, qui file du Châtelet, au sud, au croisement du boulevard de Strasbourg, au nord, le baron Haussmann, aux vues grandioses, réalise l'une de ses performances les plus exceptionnelles. Large de 30 mètres et long de presque 1,5 kilomètre, cet axe majeur nord-sud traverse quatre arrondissements et est baptisé « Sébastopol » pour honorer la victoire des troupes de Napoléon III durant la guerre de Crimée, en 1855. Sa genèse remonte à 1854, même s'il ne sera inauguré que quatre ans plus tard, en 1858.

Utile plus que pittoresque, le Sébasta, en argot parisien, ne recèle pas de légende particulière sur les plans historique et artistique, sauf à considérer, sur son parcours ou dans son pourtour immédiat, l'implantation au gré des époques de cafés-concerts, de théâtres ou de clubs de jazz : le théâtre de la Gaîté-Lyrique, édifié en 1862, situé rue Papin, à l'angle du boulevard vers le nord, dévolu désormais au multimédia, mais qui fut d'abord consacré à l'art lyrique sous l'égide de Jacques Offenbach ; l'Éden, un café-concert né en 1881 où se produisirent Paulus, Polin, Yvette Guilbert, et qui ferma ses portes en 1895 ; le Duc des Lombards, qui se dresse au coin de la rue éponyme et du boulevard où se commet la fine fleur du jazz contemporain.

C'est en chansons que le boulevard reçoit son plus bel hommage grâce à Léo Ferré, d'abord, en 1958, puis à David McNeil, ensuite, en 1980. Sous la plume de Jean-Roger Caussimon, auteur pour Ferré, le boulevard Sébastopol, qu'il raccourcit en « Sébasta », évoque un lieu global se rapportant au théâtre du Châtelet, aux balades vers la rue Saint-Denis et la rue Quincampoix, où les cotillons se lèvent plus vite que les rideaux. D'une plume légère — à l'aune de l'atmosphère du quartier —, Caussimon décrit

par touches mesurées la faune des matelots et des légionnaires qui arpentent la nuit venue le boulevard avant de s'éclipser dans les rues attenantes ci-dessus évoquées, dont on connaît les spécialités. Et puis, se retournant vers le sud, il considère le Châtelet, où jadis Sarah Bernhardt brûlait les planches de son théâtre. Et, comme il est de bon ton au cours des années 1950, tout s'achève aux Halles, insomniaques.

Dans cette décennie, les chansons sur Paris affluent, faisant de la capitale l'une des villes les plus chantées au monde. Léo Ferré, auteur et interprète de « Paname » en 1961, ne pouvait ignorer ce texte que lui avait confié son fidèle complice Jean-Roger Caussimon, acteur, chanteur, authentique poète, duquel il mettra en musique, entre autres, « Le Temps du tango » ou « Comme à Ostende ». Ayant débuté dans les cabarets de Montmartre, au Lapin agile, avant d'intégrer la troupe de Charles Dullin, Caussimon maîtrise l'art de la chanson, appris sur les planches en direct. Il lui faudra attendre 1970 pour que Pierre Barouh, alors patron des disques Saravah, lui offre une chance d'enregistrer ses propres œuvres.

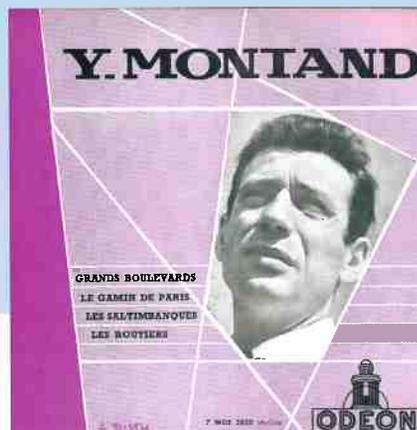
Une initiative bénie, puisque avec son premier album le poète de la Butte se verra attribuer le prix Charles Cros de l'Académie du disque la même année. Par sa voix métallique et cavernueuse, en 1972, Caussimon offre une version plus « apache » de la reprise de « Mon Sébasta » que celle, torrentielle, de Ferré — une version plus gouailleuse,

plus montmartroise en quelque sorte.

En 1980, David McNeil, qui, sur un plan poétique, est un peu à la Beat Generation ce que Caussimon fut à la génération Mac Orlan, dépeint à sa manière impressionniste un boulevard Sébastopol new-look. En pleine vague punk et New Wave, les squatteurs immigrés du « Sébasta » débordent vers les Halles, toutes proches. Autres temps, autres mœurs : David McNeil sait peindre en images, à travers le filtre de son imagination sophistiquée, la dérive et l'air du temps à la manière d'un instantané saisi sur le vif — digne en cela du Perec de *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*. D'ailleurs, que fait-il en guettant l'arrivée de l'aimée ? Il écrit. « Boulevard Sébastopol, les gens passent en bavardant / J'écris à la terrasse en t'attendant ». Par une description aussi réelle que fantasmagique, il égrène de petits portraits juxtaposés de personnages dont la banalité ou le relief excite l'oreille et régale l'œil : tout l'art de McNeil, en somme — celui de suggérer plus que de soumettre. De Ferré à McNeil via Caussimon, version nocturne ou diurne, le Sébasta déverse toujours ses badauds du nord vers le sud, et inversement. On ne s'arrête pas sur ce boulevard, on y passe.



Au milieu des années 1930, dans une veine réaliste, Berthe Sylva interprète « Tout au long du Sébasta ».



## Grands Boulevards Yves Montand

1952 - (JACQUES PLANTE  
- AIR TRADITIONNEL RUSSE  
- ARRANGEMENTS DE LÉO POLL)  
- ODÉON.

**T**ypiquement parisienne, l'appellation « Grands Boulevards » tend à regrouper les boulevards de la Madeleine (1<sup>er</sup>), Montmartre, Saint-Denis, des Capucines, de Bonne-Nouvelle, Poissonnière, des Italiens (2<sup>e</sup>), des Filles-du-Calvaire, Saint-Martin, Beaumarchais, du Temple (3<sup>e</sup>).

Lorsque Haussmann, inventeur du cadastre actuel, aéra la capitale dans un souci de santé et de sécurité publique, et surtout dans l'idée toute militaire de la rendre plus accessible à la troupe en cas d'émeute, il mit en application une leçon apprise de Napoléon 1<sup>er</sup> pour la rue de Rivoli. Un boulevard reliant les 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> arrondissements héritera du nom du préfet bâtisseur-démolisseur, symbole magistral des fameux Grands Boulevards.

À partir de 1660, de grandes saignées avaient été creusées sur le tracé des anciennes fortifications, qui favorisèrent l'émergence de ces artères imposantes. La première d'entre elles courait de la porte Saint-Denis à la porte Saint-Honoré, la place de la Madeleine actuelle. Aux alentours de 1830, sur cet axe pavé, puis éclairé, bientôt, au gaz, où pullulaient les attractions foraines, les autochtones se plaisaient à se balader, inaugurant un style de vie badin caractéristique de l'esprit parisien.

En 1950, l'histoire a passé. Au rendez-vous des curiosités multiples, le boulevard Haussmann, pour ses grands magasins, mais aussi ceux de Strasbourg, des Capucines, des Italiens attirent le chaland. Plaisir de déambuler, de croiser le regard de la grisette qu'on siffle ou aborde d'un mot espiègle, les Grands Boulevards offrent leurs frivolités à toutes les classes confondues, en une époque où Paris vit encore à l'heure de la mixité sociale.

Ces étalages, les loteries, les camelots bavards, le parolier Jacques Plante, natif du quartier Batignolles, les connaît depuis son enfance, et il n'aura aucun mal à les formaliser en vers pour Yves Montand, alors au zénith d'une carrière lancée par Édith Piaf au Moulin Rouge en 1944. Montand, qui ne cache pas ses sympathies communistes, cultive à plaisir son image d'ancien manœuvre métallurgiste aux Chantiers de Provence, d'homme du peuple qui ne renie pas son passé. Tourneur chez Citroën — dans

la chanson ! —, le voici sitôt le boulot fini qui file se divertir à l'œil vers la porte Saint-Denis et le boulevard des Italiens.

En scène, dans son costume d'apparat, chemise et pantalon noirs, il renforce l'impact de la mélodie, qu'il agrémente de pas de danse assortis de l'air débonnaire du crooner accompli en connivence avec la salle. « Les Feuilles

mortes », « Luna Park », « Grands Boulevards » constituent quelques-uns de ses opus connus dans le monde entier : ainsi, les Grands Boulevards se prolongent en couplets jusqu'à Broadway, Moscou, Tokyo, etc.

Sur un air traditionnel russe arrangé par Léo Poll, le père de Michel Polnareff, la chanson produit toujours son effet optimiste, souvenir d'un Paris daté qui survit par bribes, le long de ces Grands Boulevards où quelques façades sont restées intactes depuis les années 1950 — et où l'on aime encore flâner !



Yves Montand donne la sérénade dans une cour du vieux Paris.



## Les Tuileries Colette Magny

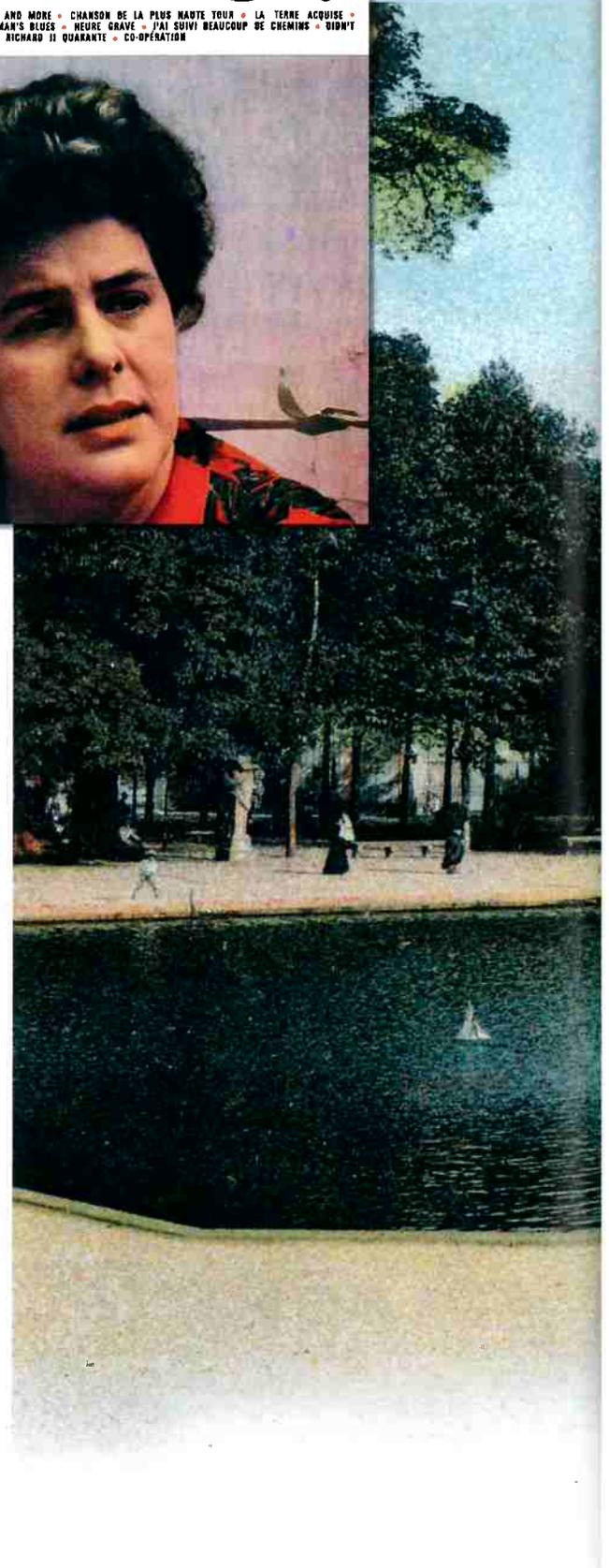
1964 - (VICTOR HUGO - COLETTE MAGNY) - CBS ;  
YVES MONTAND - 1965 - PHILIPS.

**A**u cours de la journée du 10 août 1792, le peuple de Paris prend d'assaut le palais des Tuileries. Une alerte décisive pour le trône de Louis XVI qui va basculer. Résidence de Napoléon III et siège du pouvoir exécutif sous le second Empire, le palais est incendié à grand renfort de seaux de poudre lors de la Commune du printemps 1871. Seuls résisteront le Jeu de Paume et l'Orangerie, construits par l'empereur, parti abdiquer à Sedan, au Frénois, le 2 septembre 1870. À compter de cette époque, les Tuileries demeureront à l'état de jardin soigné au centre de Paris, coincé entre la Seine et la rue de Rivoli. En 1847, soit un an avant l'élection de Louis Napoléon Bonaparte, futur Napoléon III, qu'il s'acharnera à combattre, Victor Hugo écrit un long poème classé dorénavant dans les « Pièces non retenues » des Chansons des rues et des bois – une ode intitulée « Chanson des deux barbares », où il traite des menus plaisirs de deux gars du peuple en goguette : « Nous sommes deux drôles / Aux larges épaules / De joyeux bandits / Sachant rire et battre / Mangeant comme quatre / Buvant comme dix / Quand vidant des litres / Nous cognons aux vitres / De l'estaminet / Le bourgeois difforme / Tremble en uniforme / Sous son gros bonnet ». Oubliant le temps d'un poème sa verve épique, Hugo manie ici un style direct, d'une étonnante efficacité. Après des coupes nécessaires, en 1964, Colette Magny applique à ce texte une nouvelle mélodie, passant après un dénommé Alain Lecompte qui en avait composé une première en 1847. Un texte édulcoré, donc, dans lequel Hugo cite à la fois le théâtre de Bobino ou le théâtre du Luxembourg, fondé en 1816, célèbre pour ses spectacles forains et plus tard pour ses drames, vaudevilles et revues. Dans un passage glorifiant les endroits où il est aisé de prendre du bon temps en dépensant peu, plus loin dans le texte, les Tuileries sont évoquées. Cette incise inspirera donc le titre sous lequel cette chanson nous est parvenue *via* Colette Magny, ex-fonctionnaire à l'OCDE qui débuta dans la chanson à l'âge de 36 ans, en 1962. S'étant produite dans les cabarets de la Contrescarpe, à la Vieille Grille, au Port du Salut, chez Monique Morelli, invitée par Mireille



au « Petit Conservatoire de la chanson », Colette Magny donne une version étincelante de « Saint James Infirmary ». Remarquée, elle enregistre en 1963 un premier 45 tours avec deux reprises de Bessie Smith, « Basin Street Blues » et « Nobody Knows You When You're Down and Out », plus deux compositions personnelles, « Melocoton » et « Co-opération ». Grâce à sa tessiture exemplaire de chanteuse blanche de blues, elle décroche un tube, le seul de sa carrière, avec « Melocoton », dont elle n'aimera pas qu'on lui reparle, attachée par nature à une contestation globale du système – et donc de l'industrie du disque. Militante anti-impérialiste, elle se jettera à corps perdu dans les événements de 1968, déclarant plus tard : « Dans la famille coup de poing, Ferré c'est le père, Ribeiro la fille, Lavilliers le fils. Et moi la mère. »

Les vers d'Hugo l'auront comblée, elle qui voyait en la culture et en la beauté deux leviers nécessaires dans la conduite de la lutte des classes. Sa musique au tempo swing médium s'adapte à merveille à ce texte gonflé d'une puissance toute révolutionnaire, à l'instar de l'histoire du jardin des Tuileries où se lièrent deux révolutions, en 1792 et en 1871. Yves Montand, soucieux de défendre les poètes et de consolider ses origines prolétariennes, reprendra cette chanson remarquable en 1965 – « Les Tuileries » !



« Sur le bassin des Tuileries  
Il était un petit bateau  
Qui s'en allait gaiement sur l'eau »

CRÉÉ PAR MAYOL - (PAUL MARINIER)

Répertoire **MAYOL**

**Sur le bassin des Tuileries**

Créée par **MAYOL**  
à la Porte St Martin  
sur **CINDERELLA**



LUCHE PAUL DARTY



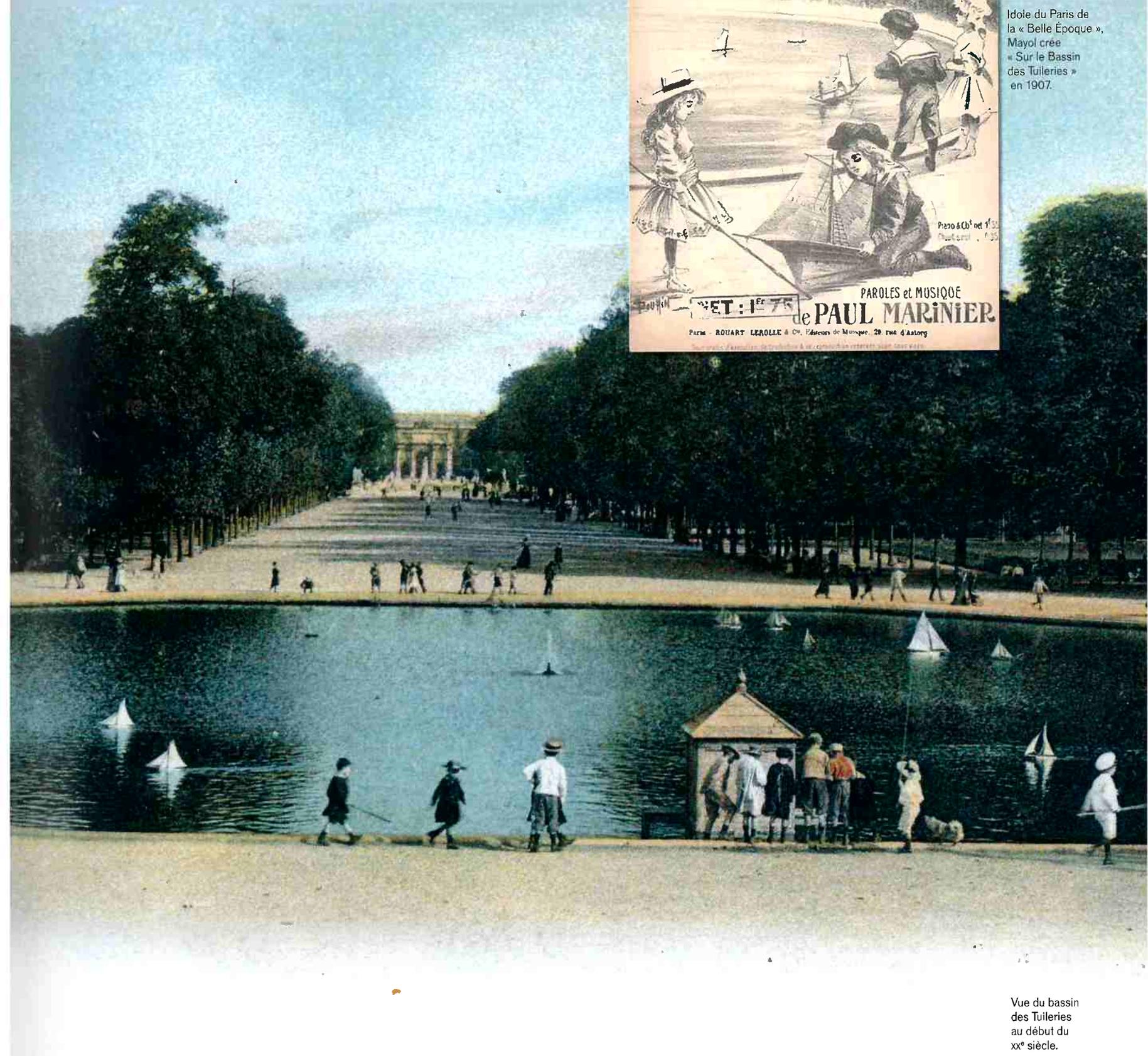
Piano & Ch<sup>o</sup> net 1<sup>fr</sup> 50  
Piano seul . . . 1<sup>fr</sup> 35

PAROLES et MUSIQUE  
de **PAUL MARINIER.**

Paris - ROUART LEROLLE & Co, Éditeurs de Musique, 20, rue d'Astorg

*Reproduction d'anciens programmes de spectacles & sur commande à un tarif spécial pour les écoles*

Idole du Paris de la « Belle Époque », Mayol crée « Sur le Bassin des Tuileries » en 1907.



Vue du bassin des Tuileries au début du XX<sup>e</sup> siècle.



## Palais-Royal Alain Chamfort

1980 - (JAY ALANSKI - ALAIN CHAMFORT/  
JEAN-NOËL CHALÉAT) - CBS.

**E**sthétique glacée pour soirée d'hiver : Alain Chamfort prend des poses dans cet album éponyme, *Poses*, qui contient « Palais-Royal », et pour un plus large public « Manureva » et « Géant ». Deux tubes, dont le premier, signé pour les paroles par Gainsbourg, aura favorisé l'irruption dans les charts de Chamfort, débarrassé de son aura de chanteur pour minettes.

Embauché en qualité de compositeur dans l'équipe de Claude François au sein des disques Flèche, il piaffait de franchir le Rubicon qui le séparait d'une chanson qualitative. Lui qui avait démarré dans les années 1960 avec les Mods, fleuron du label Vogue, avait déjà le regard braqué vers l'Angleterre, l'Amérique, où la musique était meilleure, où l'époque s'inventait. Un temps claviériste pour Jacques Dutronc, il ne visait qu'à s'émanciper pour courir sa chance avec des chansons à sa mesure, à même de séduire un auditoire *in*, féru de rock and roll, de rhythm and blues, de ballades à l'anglaise.

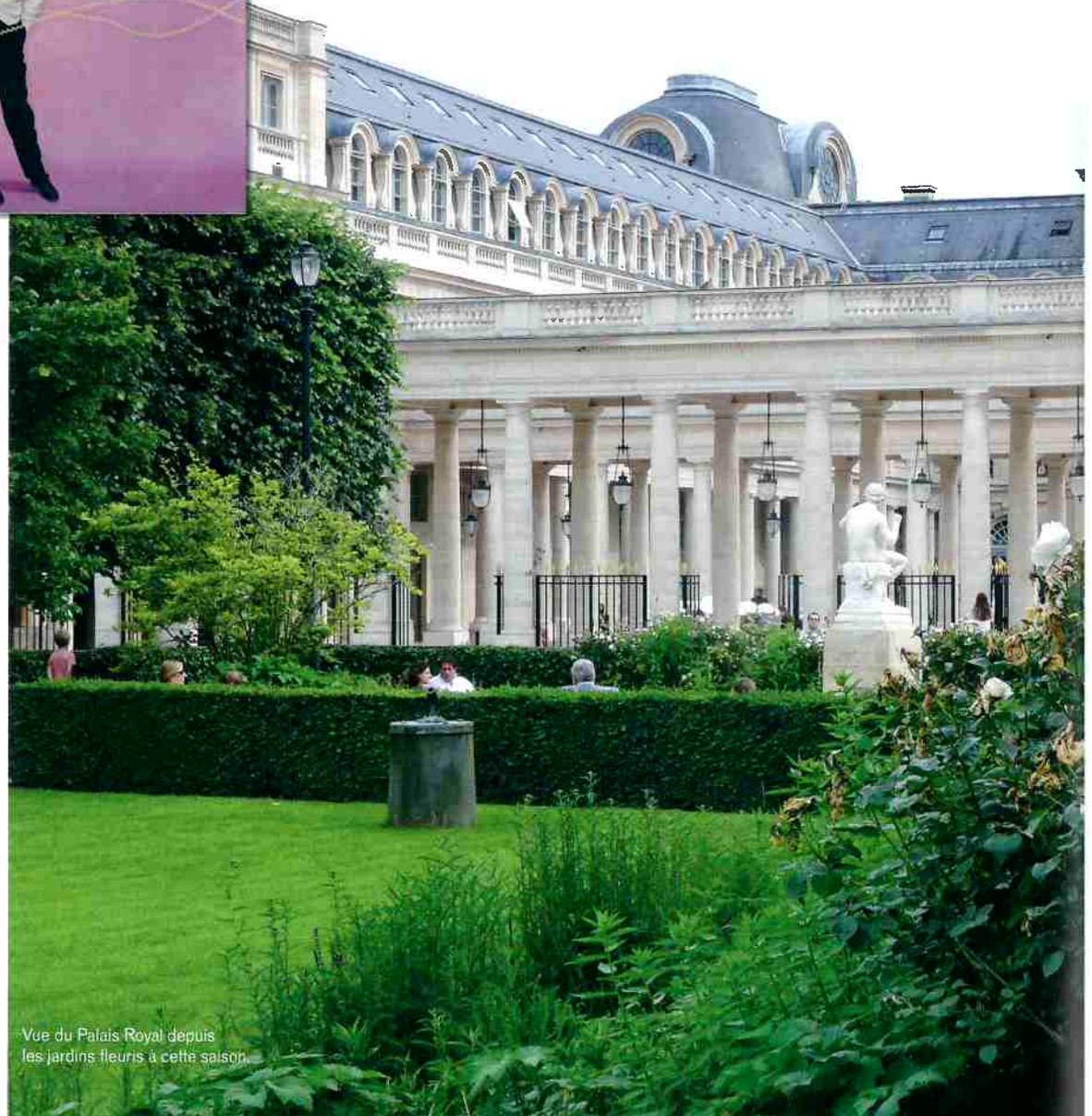
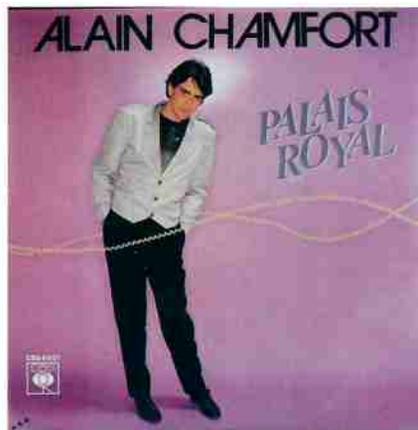
Au cap des années punks et bientôt de la New Wave, il empenne ses flèches avec l'album *Rock'n Rose*, composé avec le renfort des compositeurs Michel Pelay et Jean-Noël Chaléat, et entièrement écrit par Serge Gainsbourg. Même remarqué, à l'aube d'une mutation radicale, l'album dérouta quelque peu le public coutumier du chanteur sans séduire vraiment celui auquel, de façon subliminale, il se destine. *Exit* Alain Le Govic, le vrai nom du chanteur, sous lequel il a débuté : en remplacement, il a opté pour le pseudonyme de Chamfort, nom du poète et moraliste français du XVIII<sup>e</sup> siècle renommé pour ses *Maximes et pensées*, passées à la postérité. Ce lien nous ramène au cœur du quartier du Palais-Royal, où dès 1780, dans ses cafés, ses salons de jeux, ses maisons de plaisir, s'épanouit le libertinage en vogue. Le château est bâti en 1628 par Richelieu — on l'appelait alors le « Palais-Cardinal » ; en 1780, le futur Philippe Égalité, au terme d'une opération immobilière

d'envergure, l'agrément de nouvelles bâtisses et d'une galerie enserrant un jardin remarquable aménagé en 1633. En 1799, la Comédie-Française s'installera dans l'ex-salle Richelieu.

Si la chanson de Chamfort n'évoque pas clairement cet état des lieux, par son ambiance feutrée, hivernale, presque, elle laisse filtrer un sentiment élégant propre autant à l'interprète qu'à ce quartier classé, repaire à travers

le temps des muscadins post-Révolution française et des dandys du XIX<sup>e</sup> siècle — ambiance qui définit idéalement Alain Chamfort, disciple de Brummel, qui écoule durant l'été 1980, 283 000 exemplaires de cet opus enregistré en 1979 à Los Angeles avec la crème des musiciens californiens d'alors.

En 1986, après moult polémiques, le Palais-Royal, qui accueillera dans sa cour d'honneur



Vue du Palais Royal depuis  
les jardins fleuris à cette saison.

« Châtelet Les Halles  
Station balnéaire  
Mais où y a pas la mer »



Châtelet-Les Halles  
Florent Pagny  
2000 - (LIONEL FLORENCE  
- CALOGERO BROS) - MERCURY.

2000 - (LIONEL FLORENCE - CALOGERO BROS) - MERCURY.

les sculptures de Daniel Buren, se rappellera à tous, mais cette fois par une polémique esthétique. Sa réputation galante est oubliée : *ex/it* les racoleuses du XVIII<sup>e</sup> siècle qui tapinaient à l'ombre des colonnes. À présent, sous la plume de Jay Alanski, c'est un endroit propice aux amours romantiques et sublimées. Pour nostalgiques et esthètes, « Palais-Royal » !

**D**epuis « Aux Halles », chantée par Georgette en 1916, les Halles, ventre et cœur de Paris, ont suivi une lente évolution ; elles sont désormais reconverties en un imposant centre commercial souterrain orné en surface de jardins et d'espaces arborés. Dès 1960, pour d'évidents motifs de santé publique et de circulation urbaine, leur transfert à Rungis et à la Villette est décidé. Après moult palabres politico-financières, le déménagement s'effectue en 1969. En 1971, la démolition de six pavillons Baltard — dont un, épargné, est réimplanté à Nogent-sur-Marne — permet l'édification d'une gare RER et du Forum. Le temps des travaux, les Parisiens ont sous les yeux un gigantesque trou où Marco Ferreri tournera une scène de son film *Touche pas à la femme blanche !*. Pour l'élaboration des structures environnantes du nouveau quartier de l'Horloge, au terme de nombreux démêlés, plusieurs architectes interviendront, parmi lesquels Ricardo Bofill, Jean Willerval, Claude Vasconi, Georges Pencreac'h. En 1977, la station de RER est inaugurée, puis deux ans plus tard le Forum. Après avoir été un carrefour de Paris, l'emplacement Châtelet-Les

Halles devient le point d'intersection entre Paris et sa banlieue. Situé non loin de l'ex-grande cour des Miracles, entre la rue du Caire et la rue Réaumur, dans l'actuel 2<sup>e</sup> arrondissement, le quartier en aura gardé un parfum maudit : portés par le grand vent de la désillusion, de la vague punk jusqu'à nos jours, les zonards et les paumés en tous genres y squattent ; parfois des bandes rivales descendues des cités chaudes de la capitale ou de la périphérie viennent en découdre. Même épisodiques, ces échauffourées ajoutent à la réputation louche de ce quartier qui semble ne pas se remettre des fractures de son histoire ancienne ou récente. Ce phare sombre du Grand-Paris s'allume en 2000 le temps d'une chanson éponyme : « Châtelet-Les Halles » motive Florent Pagny — ou en tout cas les auteurs et compositeurs à son service, Lionel Florence et Calogero Bros, une signature énigmatique qui condense celle de Calogero, alors sur la voie ascendante, et celle de son frère Gioacchino Maurici. Extraite du sixième album studio de Pagny, « Châtelet-Les Halles » devient un tube dans le répertoire de Pagny, à qui sa tessiture vocale permet de soutenir des duos avec les plus grands ténors. D'une teneur désabusée, « Châtelet-Les Halles » se trame en un long blues urbain. Les mots et les notes s'y égrènent dans un *lamento* tenaillant où s'empilent avec grâce les affres d'une existence blessée. Avec force détails, la chanson résonne des mille morts intérieures infligées à ceux qui y ont échoué. Et c'est beau, c'est grand. « Grand », synonyme de « vaste », comme le lieu qui a inspiré la chanson, où niché au creux des poitrines le désespoir des squatteurs. Sous ses dehors ordinaires voire délétères, en dessous et au-dessus, Châtelet-Les Halles se réhabilite en chanson. Par la voix de Florent Pagny, Châtelet et les Halles associés se rénovent sur les ondes avant la réfection totale prévue pour 2016 ; avant un départ vers une époque neuve et des déambulations apaisées. Une nouvelle ère s'ouvre — peut-être...

